



« **V**iens souper! »

Ma mère crie sur le pas de la porte. D'un bond, je me lève. Je ramasse mon vélo et salue mes voisins: « À tantôt! » Puis je quitte le sous-bois sur ma monture, empruntant le sentier qui me mène directement à la maison.

Cette scène qui se déroulait presque quotidiennement sur la rue Pérodeau, à Québec, où j'ai grandi, vous est sûrement familière, puisqu'elle faisait partie du quotidien de la plupart des enfants aujourd'hui adultes.

Mais à mon fils de 6 ans, en revanche, cette scène ne dit rien du tout.

Tout comme elle ne dit rien à ses amis et aux autres enfants nés au tournant du millénaire, dont les rares temps libres sont passés entre quatre murs, plus souvent qu'autrement devant un écran. Si bien que le son des enfants qui s'amuse se fait de moins en moins entendre, en banlieue, en région, en ville et à la campagne, à Sherbrooke, à Outremont, dans le quartier Saint-Roch et à Gatineau, ailleurs au Canada, aux États-Unis aussi bien qu'en Europe.

Avons-nous, à notre insu, soustrait nos enfants à leur habitat naturel? Avons-nous éliminé le jeu libre de l'agenda des enfants? Leur

imposons-nous un cadre trop rigide, des horaires trop chargés, des vies de fou? Et si c'est le cas, peut-on faire marche arrière? Doit-on le faire?

La vie bétonnée

Le rouleau compresseur de l'urbanisation a lissé, uniformisé, pavé et bétonné les paysages qui regorgeaient jadis de cachettes, de lieux secrets et d'endroits sombres qui faisaient le bonheur des enfants. Si nous avons, dans le passé, l'occasion de nous perdre dans un boisé, de jouer dans une rigole ou de grimper un talus sans jamais quitter le voisinage, ce n'est tout simplement plus possible aujourd'hui.

Les citadins, les banlieusards, les autoroutes et les immenses centres commerciaux sont autant de rats qui grugent les champs. Bon an mal an, la Commission de protection du territoire agricole du Québec reçoit quelque 3 000 demandes de dérogations de toutes sortes afin de bâtir des logements ici, d'agrandir un golf là-bas, de construire un centre de distribution au loin. Ce faisant, on accroît la pression sur les terres agricoles... et sur les terrains de jeu officiels des enfants. De verts, ils sont devenus gris. De riches, ils sont devenus pauvres en biodiversité. « Dans ma cour, maintenant, c'est un nouveau développement, un décor aseptisé, loin de mon doux souvenir d'antan », chante Marie-Annick Lépine.

Avec raison. Dans la vieille Europe, où les urbains s'entassent dans des endroits exigus, autant qu'en Amérique du Nord, où l'espace ne manque pourtant pas, l'enfant qui jette aujourd'hui un coup d'œil par la fenêtre (car il ne sort plus!) a de fortes chances de ne voir comme animaux que des écureuils, des pigeons et des chats en liberté, ce que confirme une étude publiée en 2004 dans la revue scientifique *Bioscience*. « Dans les villes à travers le monde, écrivent les chercheurs américains, la plupart des résidents se concentrent dans des quartiers ayant une biodiversité grandement appauvrie. La conséquence est tragique et sous-estimée : des milliards de personnes n'auront jamais l'occasion de développer un intérêt pour la nature. »

À l'urbanisation s'est ajoutée la popularité du petit écran, encore plus avec l'avènement d'émissions éducatives dans les années 1970. Trop contents que leurs bambins cessent de « perdre leur temps », les parents ont tout de suite vu les bienfaits de cette télé positive qui apprenait tant de belles choses à leur marmaille.

La popularité de *Passe-Partout* ici et de *Sesame Street* ailleurs a incité les chaînes de télévision à en offrir plus aux enfants, privilégiant avec le temps, restrictions budgétaires obligent, la quantité plutôt que la qualité. Les amis de Cannelle et Pruneau, de Big Bird et Elmo ont eu des enfants à leur tour. Le petit écran a pris une place grandissante, allant même parfois jusqu'à remplacer la gardienne, voire le temps parental accordé aux bouts de chou.

Ajoutons à cela les Nintendo, devenus Xbox, devenus Wii, si chers aux jeunes générations. La place prépondérante de l'auto dans l'aménagement des villes. La culture de la peur alimentée par les nouvelles en continu. L'illusion si caractéristique de notre époque du sacro-saint risque zéro. Et le contrôle parental, croissant à mesure que le nombre d'enfants par ménage décroît.

Résultat: nos enfants s'enferment de plus en plus pour profiter des avantages de la maison, mais aussi pour s'isoler des dangers de l'extérieur. Mot d'ordre général: la sécurité, surtout pas l'expérience.

Inexistantes au Québec, les études sociologiques menées aux États-Unis, en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, entre autres, confirment l'impact de ce virage sur les habitudes des plus petits. Dans les années 1950 et 1960, *jouer* signifiait *jouer dehors*. Plus maintenant, précise une analyse néerlandaise publiée en 2005 dans *Children's Geographies*. La chercheuse Lia Karsten, de l'Amsterdam Institute for Metropolitan and International Development Studies, rappelle qu'à cette époque, cela allait de soi, vu l'exiguïté des logements et la liberté accordée aux enfants. Alors qu'aujourd'hui, pour diverses raisons allant du contrôle parental aux peurs modernes, les enfants s'amuse à l'intérieur.

Généralisation? Oui, mais une généralisation qui se confirme sur le terrain, de l'avis des éducateurs, des gestionnaires des Muséums nature de Montréal, des experts en santé publique, des biologistes, des urbanistes, etc.

Et du mien, d'où ce livre, je l'espère, libérateur.

« Il y a moins de contacts avec la nature et, par conséquent, moins de connaissances de la nature, confirme Yves Paris, chef de la division de la programmation du Biodôme de Montréal. Ce manque de contact a transformé nos jeunes en illettrés des éléments de la nature. »

Les inscriptions chez les scouts, rare groupe basé sur l'intérêt pour la nature, en témoignent, même si l'éloignement de la nature n'est pas l'unique raison de cette désaffection. À Montréal, en près d'une décennie, les membres jeunes sont passés de 4 200 à 3 200. À Québec, de 3 000 à 1 200. Dans Lanaudière, de 1 200 à 470. Dans le Centre du Québec, de 1 200 à 400. Au total, l'Association des scouts du Canada comptait 26 356 membres jeunes en 1999-2000, mais à peine 13 289 en 2008-2009, une chute de moitié. « Dans les pays occidentaux, on note une baisse des inscriptions, précise Claude Corbeil, agent aux programmes de l'Association. Au Québec, de façon générale, il y a une décroissance depuis une quinzaine d'années. »

Il résulte de l'écart grandissant qui sépare nature et enfants une méconnaissance immense des écosystèmes, même urbains. Les études montrent que les enfants peuvent appeler les Bakugan et les Pokémon par leur prénom, mais sont incapables de nommer les arbres, oiseaux et plantes qui entourent leur maison. Sauf les écureuils, peut-être.

La vie dénaturée

Nostalgie que tout ça? Certainement.

L'omniprésence des enfants dans les rues et ruelles des villes rendait si vivante l'atmosphère urbaine il y a une cinquantaine d'années! Il faut lire les romans de Michel Tremblay ou encore visionner le magnifique documentaire *La mémoire des anges*, sorte de *patchwork* d'archives

d'une centaine de films produits à Montréal par l'ONF durant les années 1950 et 1960, pour ressentir aussitôt un pincement.

Les enfants constituaient alors la ville. Et la ville était constituée d'enfants. Grouillants et actifs. Aujourd'hui, à part quelques exceptions ici et là, il n'y a plus que les familles hassidiques d'Outremont qui peuvent rappeler tout cela à notre souvenir. « Certains balayeront peut-être du revers de la main ces réflexions, les jugeant nostalgiques ou sentimentales, mais si notre expérience directe de la nature est limitée, notre lien affectif l'est aussi avec les milieux qui, en fin de compte, nous gardent en vie », écrit le généticien bien connu David Suzuki dans *L'Équilibre sacré*.

Et il n'y a rien de « grano » à le constater, ou à tout le moins à s'interroger à ce sujet : avons-nous rompu l'équilibre fondateur qui existait dans le quotidien des enfants entre les heures passées sur les bancs d'école et les heures consacrées à « lâcher son fou » à l'extérieur ?

Un nombre grandissant d'études ou d'analyses semblent arriver à une telle conclusion : la disparition progressive de la nature dans la vie de nos enfants aurait un impact majeur sur leur santé, mentale et physique, d'ailleurs jugée de plus en plus préoccupante. On évoque l'obésité, mais aussi les déficits de l'attention, la haute pression, le diabète, l'asthme, etc.

Une lettre publiée en 2007 dans le *Daily Telegraph* de Londres y faisait écho. « Nous pensons qu'un facteur primordial [expliquant l'explosion des problèmes de santé diagnostiqués chez les enfants] est le déclin marqué du jeu depuis 15 ans. Le jeu – particulièrement à l'extérieur, non structuré et peu surveillé – est vital dans le développement de la santé et du bien-être des enfants », pouvait-on lire.

Les signataires ? Quelque 270 experts de l'enfance, de tous les horizons, parmi lesquels le rédacteur en chef de la revue scientifique *Counselling Psychology Quarterly*, le secrétaire général de l'Association britannique des professeurs, le président de la Guilde des psychothérapeutes ainsi que de nombreux professeurs émérites du Royaume-Uni et d'ailleurs dans le monde. Car le cri du cœur concernait les enfants britanniques d'abord, mais aussi ceux des autres pays occidentaux, où les mêmes

dérives se constatent. On retrouvait d'ailleurs, sur la liste des signataires de la missive, la coordinatrice de la US Alliance for Childhood, des professeurs de la Suède, de l'Inde, de l'Australie, de Toronto et de Calgary, mais également Bertrand Dupuis, psychoéducateur de l'Hôpital Children's de Montréal, et Bibiane D'Anjou, professeure honoraire de la faculté de l'éducation de l'Université de Montréal.

La chose se constate donc apparemment un peu partout. Aux États-Unis, le livre *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature-Deficit Disorder*, du journaliste Richard Louv, est à l'origine d'une vaste réflexion collective sur le sujet. « Notre société enseigne aux plus jeunes à éviter le plus possible les expériences directes avec la nature, écrivait-il en 2005. Cette leçon est livrée par les écoles, par les familles et même par les organisations dont la mission tourne autour du plein air. »

En France, la psychanalyste Sylviane Giampino et la neurobiologiste Catherine Vidal ont lancé un pavé dans la mare, fin 2009, avec leur livre *Nos enfants sous haute surveillance*, dans lequel elles qualifient l'agitation des enfants de mal du siècle. Elles montrent du doigt leur vie saturée de stimulations, de *zapping*, de gadgets électroniques, mais vide de pauses, de jeux, de retrouvailles avec soi-même, de « ressenti », comme disent les Français. Autant de choses, évidemment, que la nature permet.

En Italie non plus, on n'y échappe pas. Une étude publiée en 2001 dans le *Journal of Community and Applied Psychology* révèle qu'à peine 15 % des *bambini* de 11 et 12 ans peuvent jouer dehors sans supervision, à Rome, et que moins de 40 % d'entre eux se rendent seuls à l'école, à pied ou à vélo.

En Australie, un portrait des enfants de Sydney âgés de 4 à 18 ans, croqué en 2008 par la Commission of Children and Young People, démontre que l'étalement urbain se fait là-bas au détriment des lieux de jeu extérieurs des enfants. « La réduction de l'espace public et des espaces de jeu inhibe le développement des compétences motrices et des interactions sociales des enfants », conclut-on.

Le constat est-il le même ici ? Nos enfants sont-ils aussi mal en point que certaines études étrangères semblent l'indiquer ? Les jeunes Québécois

souffrent-ils, physiquement et psychologiquement, de cet éloignement de la nature ?

Le désenchantement

Entrevue avec Yves Hébert, auteur de l'ouvrage Une histoire de l'écologie au Québec : Les regards sur la nature des origines à nos jours. Historien depuis plus de 25 ans, Yves Hébert a remporté en 2009 le prix littéraire Philippe-Aubert-de-Gaspé pour l'ensemble de son œuvre. Il est également l'auteur de huit livres portant sur l'histoire régionale, en plus d'avoir collaboré à plusieurs ouvrages de la Commission de toponymie du Québec.

Au Québec, la première moitié du xx^e siècle a été marquée par une phase d'émerveillement face à la nature. Comment cela s'est-il vécu ?

On doit cet émerveillement à l'émergence d'un réseau d'éducation plus structuré dans lequel on pouvait enseigner des rudiments de l'histoire naturelle ou des sciences naturelles. Les prêtres éducateurs ont invité les enfants et les jeunes à sortir pour des expéditions dans la nature et c'est à ce moment qu'il y a une sorte d'émerveillement. La formation de groupes comme les Jeunes Naturalistes autour du frère Marie-Victorin et l'émergence du mouvement scout ont contribué à sensibiliser les jeunes aux beautés de la nature.

Il semble y avoir eu alors un foisonnement de groupes naturalistes. Quels étaient leurs buts ?

On assiste effectivement à l'émergence de groupes comme les Clubs 4-H. Leurs objectifs sont, selon moi, de rassembler les jeunes provenant d'un milieu assez instruit dans le but d'en faire de bons citoyens canadiens-français et catholiques. En les rapprochant de la nature, on les rapproche de l'œuvre de Dieu. On observe du côté canadien-anglais les mêmes objectifs de créer de bons citoyens, mais l'idée générale semble moins religieuse.

Ce mouvement était-il populaire auprès des jeunes ?

Le mouvement associatif, comme les scouts, les Clubs 4-H et la Société de zoologie, rejoignait surtout les jeunes appartenant à des familles instruites, en milieu urbain et semi-urbain, car en milieu rural, on utilisait les bras des enfants et des jeunes pour le travail. En milieu scolaire, surtout dans les collèges

classiques, l'enseignement des sciences naturelles contribue à une certaine sensibilisation aux problématiques de la conservation des ressources.

Quand cette phase d'émerveillement s'est-elle terminée... et pourquoi ?

Le désenchantement s'opère avec l'affirmation de la jeunesse dans les années 1960. Et aussi avec la sécularisation et la laïcisation de la société québécoise. On connaît la suite, on assiste à un mouvement de retour à la terre, à certaines formes de nihilisme, d'anarchisme. Cette nouvelle phase est provoquée par une suite d'événements, allant de l'utilisation de la bombe atomique à la guerre du Vietnam, en passant par un souci grandissant pour la qualité de l'eau en Amérique du Nord.

Les groupes naturalistes semblent avoir tranquillement disparu par la suite.

Je suggère l'hypothèse que la laïcisation de la société québécoise a provoqué une baisse de fréquentation des Sociétés d'histoire naturelle de toutes sortes. En l'absence de prêtres éducateurs, elles ont été récupérées par des éducateurs et des scientifiques. Prenons l'exemple de la Société Provancher, fondée en 1919. Elle existe toujours et poursuit ses objectifs avec la devise: « J'aime, j'instruis, je protège. » Les sociétés d'histoire naturelle connaissent un développement plus lent. Plusieurs s'éteignent. Les Clubs 4-H existent toujours, mais leur envergure n'est pas celle des années 1950. Les Sociétés d'histoire naturelle ont été remplacées dans les années 1970 par les groupes écologistes. Aujourd'hui, les écoles Brundtland jouent un rôle important de vulgarisation au Québec.

Peut-on dire que les jeunes n'ont jamais été aussi éloignés de la nature qu'en ce moment ?

Malheureusement oui, la génération actuelle s'identifie à la vie urbaine, à la consommation effrénée. Les enfants rois des années 1990 sont devenus des experts de la consommation qui grandissent dans un monde rempli de pollution sonore. Jamais, en effet, les jeunes n'ont été aussi éloignés de la nature.

Bibliographie

270 eminent signatories, « Let our children play », *The Daily Telegraph*, 10 septembre 2007.

Commission of Children and Young People, 2008, in : Masters, Clare, « Kids too scared of crime to play outdoors », *News.com.au*, 28 juillet 2008.

Giampino, Sylviano et Vidal, Catherine, *Nos enfants sous haute surveillance : Évaluations, dépistages, médicaments*, Paris, Albin Michel, 2009.

Hébert, Yves, *Une histoire de l'écologie au Québec: Les regards sur la nature des origines à nos jours*, Les éditions GID, 2006.

Horelli, Lisa, « A comparison of children's autonomous mobility and Environmental participation in northern and southern Europe - the cases of Finland and Italy », *Journal of Community and Applied Psychology*, special issue on The Modern City as a Community, Decembre 2001.

Karsten, L., « It All Used to be Better? Different Generations on Continuity and Change in Urban Children's Daily Use of Space. », *Children's Geographies*, Vol. 3, n° 3, p. 275-290, 2005.

Louv, Richard, *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature-Deficit Disorder*, Algonquin Books, 2006.

Suzuki, David, *L'Équilibre sacré*, Montréal, Boréal, 2007.

Turner, W. R., Nakamura, T. et Dinetti, M., « Global Urbanization and the Separation of Humans from Nature », *Bioscience*, Vol. 54, n° 6, p. 585-590, 2004.